

**[Attention, j'ai choisi de mettre ce sujet en ligne car l'analyse est intéressante, mais c'est uniquement un brouillon, les exemples ne sont pas précis ni développés]**

### **Dissertation :**

Sujet : « la science ne parvient pas à s'affranchir de l'hypothèse selon laquelle l'être humain a quelque chose d'exceptionnel, et qui l'élève au-dessus du monde naturel. Elle ne peut échapper à une telle hypothèse car le projet scientifique tout entier en dépend. » (l.16 à 18).

T. Ingold, *Correspondances - Accompagner le vivant* (2021).

### **Analyse du sujet :**

« Science » : ici, ensemble de connaissances, de travaux d'une valeur universelle, ayant pour objet l'étude de faits et de relations vérifiables, selon des méthodes déterminées (comme l'observation, l'expérience, ou les hypothèses et la déduction). Ingold se livre ici à une critique de la science, des scientifiques, de leur façon d'envisager la place de l'homme dans la nature : on le voit au choix de termes qui relèvent de l'hyperbole (« exceptionnel », « au-dessus du monde naturel »). Cette attitude légitimerait l'orgueil, l'hubris de l'homme « maître de la nature », vieille antienne philosophique aujourd'hui très discutée. Ce serait une faiblesse pour la science, pour les scientifiques d'avancer cela : « ne parvient pas à s'affranchir de », « ne peut échapper à... » (poids des tournures négatives). Mais au-delà de l'aspect psycho-anthropologique, la fin de la citation introduit une idée forte : c'est sur ce postulat que repose la démarche scientifique, le « projet scientifique ». Pas de science sans cela. Il faut ce point de vue surplombant, ce recul, cet écart.

### **Problématique :**

La science prétend se défaire de l'exception humaine, mais elle ne peut faire science qu'en se posant comme instance qui observe, explique, mesure : donc en se retirant du vivant comme simple composante. Comment penser la nature sans ce défaut humain ? Faut-il transformer la manière d'exister dans le monde naturel ? La nature ne rappelle-t-elle pas à l'homme qu'il ne peut pas toujours « s'élever » au-dessus d'elle ?

### **Plan détaillé :**

#### **I – Certes, la nature apparaît comme ce sur quoi l'homme peut exercer sa domination et sa démarche scientifique :**

- 1) **D'abord l'homme sait exercer concrètement son emprise sur la nature, la mettre à son service (perspective finaliste) / sait se rendre maître de son milieu :**  
VMLM : surmonter effet de la pression, utiliser un scaphandre...  
MI : domestication ; la narratrice pensait la nature comme décor / ressource (position humaine implicite de surplomb)  
CV : l'homme sait se rendre maître de son milieu
- 2) **En outre, l'homme est celui qui sait opérer une mise en ordre intellectuelle de la nature, une façon de la circonscrire (c'est son « projet scientifique »)**  
VMLM : classifications, nomenclatures (Conseil)  
CV : on en retrouve des références chez Canguilhem (naturalistes) + idée que le « monstrueux » finit intégré, naturalisé
- 3) **Enfin, l'homme est aussi celui qui est en mesure d'exercer une « volonté de puissance » sur la nature, ou le scientifique qui ne peut exister que parce qu'il se détache du monde naturel (condition de possibilité de la science moderne)**

VMLM : Nemo en maître de ses « terres de chasse », capable de tuer un requin + Ned Land le chasseur, armé de son harpon, en haut de la chaîne alimentaire  
MI : l'homme qui tue le taureau et le chien à la fin  
CV : dans « Machine et organisme », le savant se met hors de la vie pour la penser

## **II – Mais la nature sait aussi rappeler ses limites à l'homme qui veut la dominer :**

### **1) Tout d'abord, elle lui rappelle qu'elle existe indépendamment de lui**

VMLM : le monde sous-marin dont l'homme est exclu (ballet des poissons ch. XIV p.163 et gravure où l'homme disparaît p.170)

MI : le mur qui se dresse, indépendamment de toute action humaine ; la chatte qui mène sa vie sans la narratrice la nuit dans la forêt où elle s'accouple et l'été où elle refuse de vivre avec les autres sur l'alpage) / les pensées de la narratrice sont réduites à des hypothèses.

### **2) Ensuite, la nature résiste à son emprise intellectuelle, à son « projet scientifique »**

VMLM : organismes qui résistent au classement, comme l'éponge p.337 (végétal ou animal ?)

CV : le vivant échappe au « projet scientifique » : analyser, ce n'est pas s'emparer du vivant + « Le normal et le pathologique » : « L'obstacle à la biologie et à la médecine expérimentale réside dans l'individualité », p.203

### **3) Enfin, elle lui rappelle sa puissance, qui peut aussi être une puissance d'émerveillement :**

VMLM : forces géologiques ; Atlantide et lutte feu / eau dans la formation de la grotte p.427. L'homme n'est pas grand-chose à côté, il n'est pas si « exceptionnel » et s'émerveille devant les exceptions de la nature.

CV : façon fascinante dont l'organique supplante le mécanique (ex. de l'intestin / utérus de la lapine p.151, même si Canguilhem ne le cite « pas du tout à titre d'exhibition de merveilles »).

MI : les intempéries spectaculaires imposent cette puissance avec sévérité

## **III – Il s'agirait alors de dépasser ce rapport de force, de ne plus chercher à savoir « qui est le plus fort » parce que le « projet scientifique » doit être repensé :**

### **1) En effet, l'harmonie entre homme et nature se laisse deviner dans nos œuvres aussi**

VMLM : le volcan-port de Nemo p.424 (II, X) : « Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours ».

MI : la relation de dépendance et de soutien entre la narratrice et les animaux, notamment Bella

### **2) De plus, l'homme cherche aussi à trouver sa place dans la nature, il a compris qu'il ne pouvait pas aller contre elle et n'invalide pas pour autant son « projet scientifique »**

VMLM : Nautilus comme « cétacé », « fuselé » comme un poisson : création de l'homme qui épouse le monde marin

MI : la narratrice se trouve finalement dans la nature plus à sa place que dans son ancienne vie de femme (conventions étouffantes, contraignantes)

### **3) Pour finir, l'homme doit reconnaître le principe vital d'une nature vivante**

VMLM : les verbes qui soulignent la vie organique (I, XXIV, p.286), géologique (II, VI, p.374)

CV : résistance du concept de « vitalisme »

### **Conclusion**

Fort de ses avancées scientifiques, l'homme est tenté de soumettre la nature à son bon vouloir, de se juger supérieur à elle. La science moderne s'est constituée sur une exception humaine fondatrice. Pourtant les trois œuvres montrent comment cette exception se révèle illusoire et transformable. Le défi est de réorienter l'homme vers un nouveau « projet scientifique » où il parviendrait à ne plus tout vouloir penser sous le mode de la domination et de l'anthropomorphisme. L'homme est un vivant parmi d'autres, doit se laisser transformer par les milieux qu'il explore et parfois, dans des cas extrêmes, apprendre à survivre avec les autres vivants.

Voir texte d'accompagnement ci-dessous

## Texte d'accompagnement : l'homme face au monde.

Certains [philosophes] ont récemment décidé de nous dire - comme s'il s'agissait d'une découverte toute récente - que le monde ne tournait finalement pas autour des humains, et que les entités non humaines de toutes sortes pouvaient entrer en relation les unes avec les autres, et même être porteuses de sens les unes pour les autres, sens qui ne dépend ni de la manière dont elles sont utilisées ou perçues par les humains, ni même de la moindre présence humaine. Que des chercheurs dans des domaines tels que l'écologie végétale et animale, la géomorphologie ou la science des sols étudient ces interactions depuis des années semble avoir dépassé nos philosophes. Bien sûr, nous avons de bonnes raisons de questionner les prémisses qui sous-tendent ces travaux scientifiques. Pour la plupart, elles supposent que le monde de la nature existe déjà « là-dehors », tel un continent non cartographié, et qu'il attend simplement que nous, humains, venions le découvrir. Les prétentions de la science à rendre compte du fonctionnement de la nature, et notamment de l'esprit en tant que partie intégrante de la nature, ont certainement quelque chose de douteux étant donné que de telles prétentions tirent leur autorité de la perspective souveraine d'un esprit qui s'est déjà placé sur un piédestal, au-dessus de la nature qu'il entend expliquer. C'est pourquoi, bien qu'elle réfute l'existence d'une essence propre à chaque espèce, **la science ne parvient pas à s'affranchir de l'hypothèse selon laquelle l'être humain a quelque chose d'exceptionnel, et qui l'élève au-dessus du monde naturel. Elle ne peut échapper à une telle hypothèse car le projet scientifique tout entier en dépend.** C'est l'éléphant dans la pièce, qui préside de manière invisible la science de la convivialité non humaine, au beau milieu des désaveux de sa présence et de son influence.

Mais les philosophes qui appellent à une approche plus équilibrée ou « symétrique », qui permettrait aux non-humains de rejoindre les humains sur un même terrain de jeu, ne sont pas moins hypocrites. Nous, humains, disent-ils, ne vivons pas dans un monde qui nous est propre. Au contraire, nous partageons le monde avec une variété incommensurable d'espèces, qui tissent entre elles des liens se ramifiant en réseaux d'influence et d'agentivité en constante expansion. Pourtant, au centre de tout réseau, vous trouverez toujours un humain. Pourquoi ? Parce que les humains, d'après ceux qui adoptent une telle perspective, sont des créatures uniques, qui ont la capacité d'enrôler d'autres sujets dans leur propre aventure. Ils le font par un usage approfondi d'objets inanimés tels que des outils, par la fabrication d'artefacts, par la domestication de plantes et d'animaux pour répondre à leurs besoins, et par diverses autres inventions. Ainsi, l'humanité est présentée comme le pivot autour duquel tournerait l'équilibre des humains et des non – humains. Toutefois, ce pivot trouve ses fondements dans l'un des mythes les plus éloquents de la modernité : celui qui raconte comment, il y a de cela des millénaires, les ancêtres lointains des humains modernes ont brisé les liens de la nature qui maintiennent captifs tous les autres animaux, et se sont lancés sur la route de l'histoire. Paradoxalement, une approche qui prétend déconstruire la distinction entre l'humain et le non – humain et niveler le terrain de jeu se justifie en avançant que dans leur relation aux choses matérielles, et dans l'évolution de cette relation, les êtres humains se distinguent radicalement des autres espèces vivantes. Une approche symétrique pourrait difficilement reposer sur des fondations plus asymétriques !

La vérité est que dans un monde-plus-qu'humain, rien n'existe isolément. Les humains peuvent partager ce monde avec les non-humains mais, de la même manière, les pierres le partagent avec les non-pierres, les arbres avec les non-arbres et les montagnes avec les non-montagnes. Pourtant, il est impossible de déterminer avec certitude où finit la pierre et où commence son autre. Il en va de même pour l'arbre et la montagne, ainsi que pour l'être humain. C'est une condition de la vie : tout ruisselle, rien n'est verrouillé. Bien sûr, nous pouvons distinguer les choses. Demandez-moi de désigner un autre être humain, une pierre, un arbre ou une montagne, je saurai facilement le faire. Mais ce que je pointerai alors du doigt est une entité qui n'est en rien indépendante. Mon attention se porte plutôt sur un point à partir duquel je vois quelque chose se produire, un événement qui se déverse alentour, moi y compris. Je vois la pierre en train d'être pierre, l'arbre

dans sa ramification, la montagne dans son élévation et son affaissement. Même l'être humain, je le vois dans son processus d'être humain. Nous devrions remplacer les noms qui définissent les choses par des verbes : « pierrer », « arbrer », « monter », « humaner ». Dès lors, le monde que nous habitons, et que nous partageons avec tant d'autres, n'apparaîtrait plus prédécoupé en choses de telle ou telle sorte selon une classification bien définie. Au contraire, nous serions projetés dans un monde où les choses se différencient constamment les unes des autres le long des plis et des rides de leur formation. Tout a - ou mieux, *est* – l'histoire de sa différenciation. Ainsi l'histoire d'une pierre, d'un arbre ou d'une montagne, tout comme celle d'un être humain, est également l'histoire de ces choses ou de ces êtres qui, au fil du temps, lui deviennent autres : la mousse, l'oiseau, l'alpiniste.

C'est uniquement lorsque nous apprécions les choses en tant qu'histoires que nous pouvons commencer à correspondre avec elles. Donc vous, lectrice, lecteur, devriez vous essayer à cette manière de voir avant d'entreprendre la lecture des essais qui suivent. Nous sommes habitués à regarder vers l'arrière, à capturer les choses un poil trop tard, une fois qu'elles se sont établies dans les formes et les catégories qui leur ont été assignées. Comme dans le jeu « 1,2,3, Soleil », le monde bouge dans notre dos, mais se fige au moment où nous nous retournons pour l'observer. Pour correspondre, il nous faut aller dans les coulisses, rejoindre ceux qui bougent, et bouger avec eux en temps réel. Alors, les statues que voyait le meneur de jeu prennent vie de façon éclatante. La statue est déjà coulée, mais ceux qui bougent sont vivants dans le moule. C'est là une posture non pas d'être, mais de devenir. Correspondre avec eux exige un basculement, comme diraient les philosophes, de l'ontologie vers l'ontogénie. L'ontologie porte sur les conditions d'existence d'une chose, mais l'ontogénie s'intéresse à la manière dont une chose est générée, à sa croissance et sa formation. Ce basculement revêt d'importantes implications éthiques, il suggère que les choses sont loin d'être séparées les unes des autres, enfermées dans le monde impénétrable de leur propre existence. Au contraire, elles sont fondamentalement ouvertes, et participent toutes à un unique monde indivisible de devenir. Des ontologies multiples signifient des mondes multiples, mais des ontogénies multiples signifient un seul monde. Parce que les choses de ce monde se répondent les unes aux autres, dans leur croissance ou leur mouvement, elles sont également responsables. Et dans ce monde qui est le nôtre, la responsabilité n'incombe pas à certains plus qu'à d'autres, elle est une charge que tous doivent porter.

Tim Ingold, *Correspondances - Accompagner le vivant* (2021).